Document généré le 16 avr. 2024 11:45

Jeu
Revue de théâtre

« De Djuna Barnes »

Solange Lévesque

Numéro 43, 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/27267ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (1987). Compte rendu de [« De Djuna Barnes »]. *Jeu*, (43), 153–154.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

telligence du texte.

La jeunesse et le peu d'expérience des comédiens transparaissaient évidemment dans l'ensemble de la production. Il est certain qu'une distribution d'acteurs plus expérimentés eût donné au spectacle une tout autre dimension. Il n'en demeure pas moins que le Théâtre de l'Opsis a réussi à donner de cette œuvre immense une interprétation intelligente et sensible. L'entrée en scène de ce nouveau groupe est réjouissante et stimulante. Souhaitons qu'il puisse poursuivre sa recherche et se confronter à d'autres textes d'aussi grande valeur.

carole fréchette

«de djuna barnes»

Trois pièces de Djuna Barnes mises en scène par Louise Laprade, assistée de Lise Vaillancourt. Décor: Ginette Noiseux; sculpture des chiens: Marie-Josée Noiseux; costumes: Ginette Noiseux et Erika Hoffer; éclairages: Dominique Gagnon; musique: Philippe Ménard. Avec Nicole Leblanc, Jacques Allard, Jean-François Blanchard, Claude Poissant, Markita Boies, France Labrie, Sylvie Legault, Monique Lepage et Denys Picard. Production du Théâtre Expérimental des Femmes, présentée à Go du 22 janvier au 22 février 1987.

le feu et la glace

Je ne devrais pas dire ça, ça n'aide rien ni personne, mais je suis convaincue que ceux et celles qui avaient eu la chance de lire les romans et les nouvelles de Djuna Barnes avant de voir son théâtre étaient beaucoup mieux préparés à recevoir ces trois courtes pièces; le spectacle que nous offrait le Théâtre Expérimental des Femmes cet hiver laissait une partie de la salle pantoise et désarçonnée, l'autre souriant malicieusement, du sourire ambigu de Barnes.

Chez cette singulière dramaturge, l'essentiel se passe toujours entre les lignes. Comme si elle ne faisait pas confiance aux mots, qu'elle manie avec le dédain apparent du collectionneur passionné mais timide, dédain qui est l'expression pudique d'un amour immodéré. Amour du désir, passion pour des formes de vie qui seraient soustraites aux contraintes de la vie réelle; mais y a-t-il une vie qui soit réelle? On a l'impression que chez Barnes, le projet esthétique est de lutter contre toute cristallisation susceptible de se produire; son roman dit: «Je ne serai pas un vrai roman»; sa nouvelle refuse d'être une vraie nouvelle, et ses pièces de théâtre s'élèvent contre la notion traditionnelle de personnage, contre toute logique «psy». Rien ne se présente comme d'emblée saisissable dans son œuvre. Les personnages donnent l'impression d'échanger entre eux au sujet d'événements (plus souvent intérieurs qu'extérieurs) qu'ils connaissent mais que nous ignorons; l'implicite constitue le ressort dramatique.

Mis en scène dans le style sous-entendu et baroque cher à l'auteure, le spectacle présenté par le T.E.F. rassemble trois pièces qui, sans être directement reliées, manifestent une parenté d'inspiration. *Trois Fils de la terre* nous fait assister à la visite des trois fils d'un fermier, venus chercher, chez l'ancienne maîtresse de leur père, les lettres d'amour qu'il lui aurait écrites. Mais ce qu'ils recherchent avant tout, ce sont des indices leur permettant de comprendre un mystère: pourquoi leur père portait-il à cette femme un aussi grand amour? Elle les reçoit avec la souveraine indifférence qui caractérise les personnages féminins de Barnes. Ils finissent par s'en aller; l'un d'entre eux, qui pourrait bien être le fils de Kate, embrasse cette dernière sur la bouche. Nicole Leblanc, dans le rôle de Kate, rendait bien l'ironie propre au personnage.

Dans *la Colombe*, deux sœurs et leur amie (la Colombe) vivent ensemble, se consument elles-mêmes et s'inventent des drames en attendant quelque chose qui semble difficile à définir, qui serait absolu, qui serait plus que l'amour, que les voyages ou que le drame même, et qui comprendrait tout cela.

De Djuna Barnes, spectacle mis en scène par Louise Laprade. «Chez cette singulière dramaturge, l'essentiel se passe toujours entre les lignes.» Photo: Anne de Guise.

Les deux sœurs jouent la perversité, en opposition à l'inquiétante innocence de la Colombe, dont le passe-temps est de polir épées et couteaux, et de charger les revolvers dont la maison est remplie. On attend, nous aussi, une catastrophe ou une révélation, mais rien de ce genre ne se produit, sauf le dévoilement de l'ennui dans lequel fermentent ces trois rêveuses. Rien sauf un coup symbolique à la toute fin: la Colombe finit par tirer sur un tableau représentant des courtisanes. Markita Boies prêtait à la Colombe son style de jeu naturellement ambigu; Sylvie Legault et France Labrie ne me semblaient pas tout à fait à l'aise dans les rôles des sœurs.

Aux abysses, la troisième de ces courtes pièces, met en scène une femme d'un âge respectable que vient voir, pour en obtenir les faveurs, un voisin qui dit l'aimer depuis longtemps. Il tombe sur un os; elle se refuse à lui, mais lui donne avec générosité une cruelle leçon de dignité. Il faut souligner la remarquable performance de Monique Lepage, grande comédienne au sommet de son art, qu'on ne voit malheureusement pas assez souvent sur nos scènes; elle savait se montrer à la fois touchante et inexpugnable.

L'un des aspects les plus créateurs de ce spectacle, outre la trame sonore, c'est sa scénographie. Pour tout décor, un porche de verre à double paroi, où circulait un voile d'eau, et qui servait de «corridor» d'entrée et de sortie aux comédiens. Quelques meubles, des coussins et des tapis suggéraient les chambres cossues où se déroulent les trois pièces; des chiens assez troublants, sculptés par Marie-Josée Noiseux, délimitaient l'espace scénique. Un décor surréaliste, dans l'esprit même de l'écriture des pièces.

solange lévesque